

SAMIR RAMDANI, DES AVENTURES RHIZOMATIQUES ET POLITIQUES DES ZOMBIES ET DE LA GÉOMÉTRIE



SAMIR RAMDANI

« Superbe spectacle
de l'amour »

capture, film, 20 min, 2016
_co-production BBB centre d'art/
Festival le Printemps
de septembre à Toulouse
© Samir Ramdani



SAMIR RAMDANI

« Superbe spectacle
de l'amour »

capture, film, 20 min, 2016
_co-production BBB centre d'art/
Festival le Printemps
de septembre à Toulouse
© Samir Ramdani



SAMIR RAMDANI

« Superbe spectacle
de l'amour »

capture, film, 20 min, 2016
_co-production BBB centre d'art/
Festival le Printemps
de septembre à Toulouse
© Samir Ramdani

Dans les vidéos qu'il réalise depuis une dizaine d'années, Samir Ramdani aborde des problèmes politiques sur le mode du décalage. Ses œuvres empruntent donc avec jubilation à l'esthétique des films d'horreur et de science-fiction, aux codes des thrillers ou à l'abstraction géométrique, associant zombies et questions de genre, performances de Krumpers et perspectives afro-futuristes. Jouant avec les porosités entre fiction et documentaire, il crée ainsi des « objets populaires »¹, alliant maîtrise des clés narratives, picturalité des images et inventivité des bandes sonores, interrogeant les inégalités sociales et les discriminations, les effets de la domination économique et du conditionnement culturel, les notions problématiques d'identité et d'altérité, le statut de l'art contemporain et les multiples modalités, individuelles et collectives, d'invention d'espaces de liberté².

Au fil des œuvres, que nous évoquerons ici, en bousculant leur chronologie pour nous attacher à la singularité de chacune sans négliger les correspondances qui s'instaurent entre elles, se déploie ainsi un processus de création privilégiant toutes les variations du rhizome et de la déterritorialisation.

Superbe spectacle de l'amour ou l'anti Roméo et Juliette

À l'ouest de Toulouse, Bellefontaine est l'un des trois quartiers du Mirail, un ensemble conçu au début des années 1960 par l'architecte urbaniste grec Georges Candilis, quand il s'agit d'inventer les villes de la modernité, aux formes empreintes des innovations issues des expérimentations du Bauhaus, du Stijl et du constructivisme russe. En rupture avec la tradition, les concepteurs privilégient alors un style épuré, des lignes orthogonales excluant la courbe et l'ornement. L'utopie architecturale et urbanistique, sur fond de bonheur du peuple et de beauté des machines à habiter, vise à résoudre la crise du logement, à favoriser la mixité sociale et à créer les conditions – espaces verts, zones de convivialité et équipements collectifs – d'une culture partagée. Autant de principes auxquels adhère pleinement Georges Candilis, qui fut précédemment collaborateur de Le Corbusier sur le chantier de l'unité d'habitation de

Marseille, achevée en 1952. On connaît très bien la suite, au Mirail et ailleurs, où, loin des séduisantes vues publicitaires de la ville nouvelle qui accompagnaient le projet initial, le rêve de cité radieuse a viré à la ghettoïsation, à la paupérisation matérielle et culturelle, l'image de constructions en barres démesurées et délabrées³ renforçant nombre de clichés à tort et à raison partagés : ségrégation, vandalisme, déscolarisation, insécurité, petite et grande délinquance, zones de non-droit, violence généralisée⁴.

C'est là que Samir Ramdani, lui-même arrivé à Bellefontaine, avec sa famille, l'année de son baccalauréat, a réalisé en 2016 le film « Superbe spectacle de l'amour »⁵, coproduit, à Toulouse, par le BBB Centre d'Art⁶ et Le Printemps de Septembre⁷. Et c'est bien d'amour dont il s'agit dans ce conte horrifique, d'un amour qui fait exploser normes, codes et contraintes puisque c'est celui d'une femme et d'une femme, l'une arabe, en rupture avec son groupe d'appartenance, celui des zombies dont la cité du Mirail est devenue le territoire exclusif, l'autre noire, étrangère à ce monde. Un amour inconcevable, interdit, impossible mais dont – on est loin du drame shakespearien – l'issue est heureuse puisque, laissant leurs poursuivants soudain désemparés, soudain touchants, c'est ensemble qu'elles se retrouveront au-delà des frontières grillagées de la cité post-apocalyptique⁸. Les derniers plans du film montrent ceux qui restent, debout dans la nuit, immobiles à nouveau, seuls à nouveau, en une étrange et inattendue galerie de portraits douloureux.

Au BBB centre d'art, le titre de la vidéo devient celui d'une installation, le lieu, entièrement peint en blanc, faisant partie d'un dispositif d'esprit minimaliste : un grand mur de projection construit en oblique au centre de l'espace, et, parallèlement à celui-ci, un banc permettant aux visiteurs de s'asseoir. Le tout en résonance, explique Samir Ramdani, « avec

³ Voir : <http://www.ina.fr/video/I07113548>. Georges Candilis se défend des reproches qui lui sont faits : « On a essayé de tout faire pour rendre les gens plus heureux ».

⁴ Voir : http://www.lemonde.fr/municipales/article/2014/02/13/le-mirail-de-l-utopie-a-la-desillusion_4360295_1828682.html. En 2012, le quartier est classé zone de sécurité prioritaire par le ministère de l'intérieur.

⁵ Samir Ramdani, « Superbe spectacle de l'amour », vidéo, 24', 2016. Coproduction BBB centre d'art/Festival Le Printemps de Septembre, Toulouse.

Deux autres vidéos ont été réalisées au Mirail et ses environs : « 80kx », Vidéo couleur, son / DV / 2'06" / 2007 (avec Nabil Ramdani) et « Entretien », 2007 | Noir & Blanc | Muet | 12 min 36 (avec Aïcha, Ali, Nabil Ramdani).

⁶ Le BBB Centre d'art contemporain fut créé en 1994 à Toulouse. Voir : <http://www.lebbb.org/>

⁷ Le Printemps de Septembre est un Festival bisannuel d'art contemporain qui dispose d'un lieu permanent proposant expositions, conférences et rencontres. Voir : <http://printempsdeseptembre.com/fr>

⁸ Samir Ramdani, entretien avec Cécile Poblón, document de médiation, BBB centre d'art, septembre 2016.

¹ Samir Ramdani :

http://creative.arte.tv/fr/episode/samir_ramdani

² Pour découvrir d'autres œuvres que celles qui sont mentionnées ici, voir :

http://ifmapp.institutfrancais.com/fichier/i_dw/33/dwl_fichier_fr_dossier.artistique.samir.ramdani.pdf

l'esthétique du film qui joue de l'architecture du Mirail »⁹.

Au début du film, un homme, seul, court sur la dalle du Mirail, éveillant le désir et la fureur des zombies isolés et immobiles, frémissant à l'odeur de la proie, tous soudainement et simultanément mis en mouvement en une course sans autre issue pour l'étranger que sa fin, traduite par le très spectaculaire ralenti sur l'image d'une ample, somptueuse et baroque gerbe de sang explosant à l'écran, avec en arrière-plan les lignes implacables de l'architecture rationaliste de la cité. D'emblée emportés par l'efficacité hypnotique des images, nous voici dans la cité désertée où des créatures murées dans leur silence et leur violence, aux aguets, sont prêtes à mettre à mort tout intrus. Et dans le même temps, car ainsi fonctionnent les vidéos de Samir Ramdani, nous percevons le mode opératoire du film : jeu avec les effets spectaculaires des films fantastiques, format « très pop et très outrancier » du film d'horreur¹⁰, références à l'histoire de l'art qu'atteste la picturalité parfaitement maîtrisée de l'image, attachement particulier aux formes architecturales. Ils y sont tous, Samir Ramdani me le confirme lors de notre entretien à Paris, dans un café proche du canal de l'Ourcq, à proximité de son lieu de vie, citant Mondrian, les constructivistes et Le Corbusier, inventeurs des formes géométriques de la modernité, mais convoquant aussi les formes épurées de la Grèce antique et du monde arabe¹¹. Et ces formes simples et belles appartiennent à tout le monde, même si tout le monde n'est pas sensible à la dimension poétique des barres d'habitation. Et il n'y a pas lieu, en art, de séparer dimension critique et formalisme. Pourquoi y aurait-il d'un côté le politique, réservé à des artistes engagés, voire militants, parfois artistes-alibis dans la sphère qui se voudrait postcoloniale, contre « le champ social bourgeois de la création » auquel serait réservée une poétique de l'architecture, l'art dans son autonomie et sa liberté ? Pas question de se laisser confisquer ça. On pense, ici, à Hélio Oiticica (1937-1980), artiste brésilien adepte d'art concret et inventeur de performances, à forte charge politique, auxquelles il convie, vêtus de ses « Parangolés », les habitants des favelas¹².

Le propos du « Superbe spectacle de l'amour » sera donc formaliste et politique. C'est d'ailleurs aux « inventeurs du regard » que furent pour lui Russ Meyer, Brian De Palma, John Carpenter, David Cronenberg ou Kathryn Bigelow, chez lesquels les codes des genres (thriller, vampire, sexe...) portent en creux une satire politique, que Samir Ramdani fait aussi allusion, au même titre qu'il pense à Jean de La Fontaine, « emballant sa critique du pouvoir dans des fables animalières »¹³.

⁹ Samir Ramdani, entretien avec Cécile Poblou, document de médiation, BBB centre d'art, septembre 2016.

¹⁰ Samir Ramdani :

http://creative.arte.tv/fr/episode/samir_ramdani

¹¹ Samir Ramdani, entretien avec Évelyne Toussaint, 13/12/2016, ainsi que pour toutes les citations non référencées de l'ensemble de cet article.

¹² Pour découvrir ces œuvres, voir :

<http://www.tate.org.uk/whats-on/tate-modern/exhibition/helio-oiticica/helio-oiticica-exhibition-guide>

¹³ Samir Ramdani, entretien avec Cécile Poblou, document de médiation, BBB centre d'art, septembre 2016 et entretien avec Évelyne Toussaint, 13/12/2016.

Pour parler des problèmes des banlieues, la fantaisie « zombie », poursuit-il, « permet de sortir du ghetto naturaliste plaintif, frontal et didactique dans lequel ce champ social est confiné »¹⁴. Pour autant, la domination, ici, est celle qu'exercent les autochtones, réduits au mutisme, à l'anonymat, à la sauvagerie, excluant, jusqu'au meurtre, tout ce qui est autre. Rien de vraiment politiquement correct. D'autant qu'il s'agit aussi de « titiller l'ultra-masculinité de l'espace social de la cité » en imaginant un « amour libre dans une cité zombifiée »¹⁵. S'il n'avait pas grandi au Mirail, où vivent aujourd'hui plusieurs de ses proches, pourrait-il s'autoriser de tels propos ? Aurait-il même pu, sans la présence de son frère, y tourner son film sans déclencher l'hostilité de tous ? Et ceux du Mirail prendront-ils sur le ton de la plaisanterie l'allusion à leur zombification ? Ou bien crieront-ils à l'amalgame et à la caricature ? Pendant le tournage, il y a des drones qui survolent les immeubles, du « sang » partout... Madame Garcia, membre de tous les combats associatifs, vient réprimander tout le monde : « Vous donnez une mauvaise image de la cité ». Deux jours plus tard, elle sonne à la porte de l'appartement où l'on maquille les zombies. Désormais elle sera leur alliée. Elle a vu sur Internet de quoi il retourne, qui est Samir Ramdani. Comme elle l'a compris, il reste attaché à la cité, malgré les tensions sociales, la mise au ban de ses occupants, l'isolement et tout le reste, parce que c'est un patrimoine. Ce sont des lieux de vie, où l'on grandit, où l'on appartient à une bande, à une barre, des lieux de solidarité, d'amitié, de désir, et c'est bien pour cela que les démolitions, à La Courneuve et ailleurs, sont toujours un déchirement. Alors il peut dire ce qu'il pense. Traiter les habitants de zombies, par exemple.

On a beaucoup ri, révèle-t-il, pendant le tournage de « Superbe spectacle de l'amour », et les spectateurs s'amuse eux-aussi. L'humour permet de parler de tout car il provoque une disjonction, une mise à distance, et il autorise la discussion. Comme l'écrit Cécile Poblou, « l'humour et l'individuation sont de puissantes armes poétiques de contre-pouvoir dans un environnement social fracturé et conflictuel »¹⁶.

Les acteurs, les figurants et les membres de l'équipe technique, viennent, le plus possible – il s'agit de « pousser le curseur de la discrimination positive » –, de la diversité culturelle, sociale et ethnique, Samir Ramdani y tient. Parmi eux, il y a des potes, des membres de sa famille, parmi lesquels le « petit frère » capable de tenir en respect les habitants du Mirail énervés, des artistes amis, comme Matthieu Clainchard, l'homme dévoré du « Superbe spectacle de l'amour », dont le travail renouvelle lui aussi un peu tous les genres, de l'abstraction géométrique à l'installation, en passant par le minimalisme, l'art conceptuel, le graff et le reste, avec l'insolence, la liberté, l'invention et le décalage qu'autorisent la poésie, le désir et l'urgence de la résistance à toute tentative de domination, de normalisation et d'instrumentalisation¹⁷. Dis-moi qui tu aimes, je te

¹⁴ Samir Ramdani, entretien avec Cécile Poblou, document de médiation, BBB centre d'art, septembre 2016.

¹⁵ Samir Ramdani, entretien avec Cécile Poblou, document de médiation, BBB centre d'art, septembre 2016.

¹⁶ Cécile Poblou, directrice du BBB centre d'art, « Samir Ramdani. Superbe spectacle de l'amour », document de médiation, BBB centre d'art, septembre 2016.

¹⁷ <http://matthieu.clainchard.free.fr/>



سامير رامداني

« Superbe spectacle de l'amour »

capture, film, 20 min, 2016
_co-production BBB centre d'art/
Festival le Printemps
de septembre à Toulouse
© Samir Ramdani



سامير رامداني

« Superbe spectacle de l'amour »

vue d'exposition, film, 20 min,
2016, co-production BBB centre
d'art/Festival le Printemps
de septembre à Toulouse,
© Yohann Gozart



سامير رامداني

« Superbe spectacle de l'amour »

capture, film, 20 min, 2016
_co-production BBB centre d'art/
Festival le Printemps
de septembre à Toulouse
© Samir Ramdani

dirai qui tu es. Dans les remerciements, à l'écran, figurent les noms d'autres artistes encore, Fayçal Baghrich, Jagna Ciuchta... La musique originale, aux accents presque romantiques, est signée Philippe Dubernet, Guillaume Durrieu et Gabriel Hibert.

Le parti-pris de « Superbe », explique Samir Ramdani, c'est de « ne pas faire un truc trop sérieux », de rester un peu « bête ». Un peu bête ? On pense à Marcel Duchamp, expliquant avoir choisi, pour qualifier son alter ego féminin, Krose Sélavy, un « prénom bête en 1920 ». Sous couvert de désinvolture, de ne pas se prendre au sérieux, le geste était remarquablement audacieux : « J'ai voulu changer d'identité et la première idée qui m'est venue c'est de prendre un nom juif. J'étais catholique et c'était déjà un changement que de passer d'une religion à une autre ! [...] et tout d'un coup j'ai eu une idée : pourquoi ne pas changer de sexe ? »¹⁸.

En affinités avec ce geste radical, ce « truc pas trop sérieux » de Samir Ramdani, sur le mode de la fantaisie, de l'humour et de l'autodérision, peut lui aussi servir d'humble antidote à l'emphase et à la haine. Il met à mal des dogmes, et pas les moindres, et leurs injonctions déterminant nos modes de penser et d'aimer, en s'attaquant, via le thème « zombie », aux représentations de l'identité et de l'altérité, à l'émancipation des minorités, aux conditions de la rencontre et du partage, dont le dialogue et l'humour marquent la possibilité même. C'est peut-être pour cela que « Superbe spectacle de l'amour » peut séduire un public jusque-là peu familier de l'art contemporain et peu sensible à la poésie de l'architecture du Mirail qu'affectionne Samir Ramdani.

Hybrides de film et de vidéo, optant pour le format court, mêlant fiction et documentaire, politique et formalisme, genres populaires et esthétique épurée, les œuvres de Samir Ramdani, depuis sa sortie de l'école des Beaux-Arts de Toulouse en 2006¹⁹ et son passage, dans ce cadre, à la Bauhaus-Universität de Weimar, inventent un style. Nous retiendrons ici, pour tenter d'en rendre compte, onze autres vidéos réalisées de 2008 à 2016, en les approchant selon trois de leurs composantes principales : les notions de partage du visuel, d'altérité et de discrimination.

Histoire(s) de satire sociale et de parallélipèdes

Le partage du visuel

La vidéo « Sans titre » en 2010²⁰, rend compte du goût pour les formes géométriques qui accompagne en permanence le travail de Samir Ramdani. Ici, avec pour ambiance sonore une radio de voiture, dans un défilement d'images se transformant comme dans un jeu vidéo – formes géométriques indécidables devenant une route, glissant du blanc au noir pour s'achever en monochrome blanc –, il fait explicitement référence à l'expérience de Tony Smith, sésame pour ceux à qui résiste la poésie de l'art concret :

« [...] Alors que je donnais des cours à la Cooper Union au tout début des années cinquante, on m'avait dit comment aller sur l'autoroute du New-Jersey, encore en construction. J'emmenai trois étudiants avec moi et j'ai fait la route de quelque part dans les Meadows jusqu'à New Brunswick. Il faisait nuit noire et il n'y avait ni lumière, ni accotements balisés, ni lignes, ni rampes, rien du tout à l'exception du bitume sombre qui se déroulait dans un paysage de plaine, bordé au loin par des collines mais ponctuée de cheminées, de tours, de fumées et de lumières colorées. Ce trajet se révéla très enrichissant. La route et une grande partie du paysage étaient artificielles et cependant on ne pouvait pas parler d'œuvre d'art. Pourtant cela produisit sur moi un effet que l'art n'avait jamais produit [...] »²¹.

En 2012, la très brève et très efficace vidéo « Rechargez ! »²² saisit l'instant où une panne survient lors de la projection du film « World Invasion. Battle Los Angeles »²³, dans un cinéma parisien. À l'écran, une image de guerre, sous-titrée en français : Rechargez ! Dans la salle, comme lors d'un happening « frustrant » ou d'un concert silencieux²⁴, les spectateurs s'agitent sans

²⁰ « Sans titre », Vidéo (animation), son / HD / 15'00" / 2010 / Produite et présentée au centre d'art de Chamarande pour l'exposition « Ce monde impitoyable », module hors les murs du Palais de Tokyo. Commissariat de Florence Ostende et Haizea Barcelina. Adaptation vidéo d'un fragment d'un entretien entre le sculpteur Tony Smith et le commissaire Samuel Wagstaff junior, in « Talking with Tony Smith », *Artforum*, déc. 1966.

²¹ Adaptation vidéo d'un fragment d'un entretien entre le sculpteur Tony Smith et le commissaire Samuel Wagstaff junior, in « Talking with Tony Smith », *Artforum*, déc. 1966. Traduction : Charles Harrison, Paul Wood, *Art en théorie 1900-1990*, 2007.

²² Samir Ramdani, « Rechargez ! » Vidéo HD, couleur et son / 1'05" / 2012.

²³ Jonathan Liebesman, « World Invasion. Battle Los Angeles », 2011.

²⁴ Je fais ici allusion à la manifestation organisée par Daniel Buren, Olivier Mosset, Michel Parmentier et Niele Toroni au Musée des Arts Décoratifs à Paris, en juin 1967, que Marcel Duchamp qualifia de happening frustrant, ainsi qu'à l'œuvre « silencieuse » de John Cage, 4' 33", présentée pour la première fois en 1952.

¹⁸ « Marcel Duchamp. Entretiens avec Pierre Cabanne », Paris, Somogy, 1995, p. 79.

¹⁹ Samir Ramdani souligne l'importance de cette formation initiale et de ses rencontres avec Olivier Nottellet, Bertrand Lamarche, Guillaume Janot, Étienne Cliquet, Christl Lidl et Michel Métayer, qui assurait la direction « en vrai résistant ».



سامير رامداني

« Broken Leg »

capture, film, 26 min 50, 2010
production
le Pavillon/Palais de Tokyo
et le Musée de la danse
de Rennes
© Samir Ramdani



سامير رامداني

« Styx »

capture, film, 20 min, 2016
© Samir Ramdani



سامير رامداني

« Black Diamond »

capture, film, 40 min, 2014
© Samir Ramdani

que l'image suscite la moindre indignation, la moindre gêne. Il n'y a pas si longtemps, les films de Chris Marker interrogeaient avec fulgurance la banalisation de l'insoutenable et le statut des images²⁵. On n'en a pas fini avec la question.

« L'Autrichien²⁶ », en 2013, spin-off du film « Black Diamond », dont il sera ici question un peu plus loin, raconte « l'histoire romancée des parallélipipèdes » : Tony Smith et Malevitch, Donald Judd et Robert Morris, quelques architectes aussi, un travelling scandé à la batterie, la rugosité du bois peint, un camaïeu blanc, gris et noir, quelques salissures, aspérités et coulures, des basculements, des obliques, dynamisant l'ordonnement des formes posées au sol. Presque rien. Un monde d'objets. L'amour des figures géométriques, encore, dans cette installation fortuite de socles d'exposition. Le titre n'a pas d'autre sens que celui d'ajouter encore quelque étrangeté à la chose.

Altérités

« Strangers in the Night », en 2008²⁷, met en scène nos angoisses. Notre imagination transforme en thriller (minimaliste) deux minutes de proximité fortuite entre deux hommes qui marchent dans une rue déserte, la nuit. Par empathie, je suis celui qui marche sans hâte mais qui se sait suivi par un individu qui le rejoint puis le dépasse. Ou bien je suis l'autre, pressé, qui, peut-être, se précipite vers une mauvaise rencontre. Il ne s'est rien passé, sauf la peur.

C'est aussi d'altérité et de méfiance que parle une vidéo réalisée l'année suivante, « Sans titre (monodrame #2) ». Quelles angoisses régissent un monde où aucun automobiliste n'ose s'arrêter en voyant une silhouette spectrale fugitivement éclairée au rythme des phares, au milieu de nulle part ? En fond sonore, les crissements du gravier sous les chaussures de l'homme qui fait du stop dans la nuit noire, serrant frileusement sa veste sur sa chemise blanche, des aboiements au loin, des chants de grenouilles, et le moteur de chaque voiture qui approche puis s'éloigne, indifférent²⁸. L'instant, dans sa banalité même.

Tourné à Compton, ville du Comté de Los Angeles, « Broken Leg »²⁹, en 2010, prend la forme d'un documentaire sur des krumpers³⁰, danseurs ayant en commun des règles et des codes qu'explique l'un d'eux dans la rue, face à la caméra, et que l'on retrouvera à l'occasion d'un travelling accompagnant sa danse

silencieuse et expressive devant Ujima Village, la cité désertée³¹. Il s'agit, explique-t-il, de storytelling dans ces chorégraphies, chacun rapportant une histoire, son histoire, que tout le monde doit pouvoir comprendre. En début de film, les krumpers noirs sont filmés dans un minuscule salon de coiffure populaire qui pourrait se trouver un peu n'importe où. Femmes, hommes, enfants, chacun tour à tour danseur et regardeur, participe bruyamment et encourage celui qui danse son histoire avec énergie et quasiment en transe, sans aucune attention à la caméra. Art du ghetto, de la rue, art populaire, le krump partage avec le graff et le skate-board quelque chose du plaisir du jeu³². Le « bas », encore, affirmant sa puissance et son inventivité.

Cadrage large, alternance de travellings et de plans rapprochés, vide des compositions, lumière claire, montage construisant une narration en ruptures et flash-back, complexe mais lisible, parfaite économie de moyens : le vocabulaire de prise de vue et de traitement de l'image, expérimenté ici, devient signature formelle.

C'est également par une chorégraphie, sous-titrée cette fois, que le protagoniste de « L'évasion », en 2014³³, mimera le récit d'une cavale en moto, d'abord avec la cité marseillaise et les collines avoisinantes en arrière-plan, puis en refaisant le parcours sur l'autoroute. Documentaire ? Fiction ? Le trouble fait partie du jeu.

Pour « Ultraviolet », en 2014³⁴, le genre est celui de la science-fiction. « J'arrive pas à me souvenir. Je suis qui ? », dit la voix de celle qui fut, vraisemblablement, une artiste et qui, avec ceux dont les rayonnements radioactifs ont effacé la mémoire et l'identité, a perdu le lien avec elle-même. Trois grands écrans lumineux d'une salle d'exposition diffusent des formes mouvantes, accompagnant cette béance, cette schizophrénie de soi avec soi.

Discriminations

Empruntant, cette fois, au genre du documentaire, « Ujima Village », en 2012³⁵, donne à voir un complexe d'habitation conçu dans le Comté de Los Angeles pour des familles afro-américaines de la classe ouvrière. Ouvert en 1972, il fut définitivement fermé en 2008 à cause de sa dangerosité, puis rasé. Très rapidement, les résidents s'étaient inquiétés du nombre anormal de cancers et d'autres maux survenant étrangement en nombre dans cette « oasis » où

31 Le site, alors désaffecté mais sans que des barrières en interdisent l'accès, est ici filmé pour la première fois. Il apparaîtra à nouveau dans Ujima Village, en 2012, puis dans « Black Diamond », en 2014.

32 Pour la dimension de simulacre, et un peu celle de vertige, étudiées par Roger Caillois dans son livre Les Jeux et les Hommes, Paris, Gallimard, 1958. Voir, sur ce sujet : Raphaël Zarka, La conjonction interdite. Notes sur le skateboard, Paris, B42.

33 Samir Ramdani, « L'évasion », Vidéo couleur, son / HD / 11'00" / 2014. Production Triangle, résidence d'artistes, Marseille.

34 Samir Ramdani, « Ultraviolet », Installation vidéo en boucle, 13'20" / Coproduit par, et présenté lors de « L'éité photographique de Lecture 2014 » dans l'exposition « Cut cut in white » proposée par Michel Métayer. Musique de Guillaume Durrieu. Voix de Sheila Donovan et Fayçal Baghriche.

35 Samir Ramdani, « Ujima Village », Vidéo, couleur, son / HD / 12'20" / 2013.

25 Chris Marker, Le fond de l'air est rouge. Scènes de la Troisième Guerre mondiale, 1977.

26 Samir Ramdani, « L'Autrichien », Vidéo noir et blanc, son / HD / 5'50" / 2014. Spin-off du film « Black Diamond », présentée lors de la « Nuits des courts », Festival Printemps de Septembre 2016.

27 « Strangers In The Night », 2008 (monodrame #1), Vidéo couleur, son / super 16 / 2'33" / 2008 / produit par la DRAC Ile-de-France.

28 Samir Ramdani, « Sans titre (monodrame #2) », La dame blanche, Vidéo couleur, son / HD / 7'00" en boucle / 2009.

29 Samir Ramdani, « Broken Leg », video, couleur, son, 26', 2010.

30 Kingdom Radically Uplifted Mighty Praise, littéralement « Éloge du puissant royaume radicalement soulevé »,

l'on disposait d'un vaste parc et d'un lac où pêcher et se baigner. Malgré les dénégations des autorités, des doses anormales de benzène sont révélées dans les analyses de l'eau, l'accès au lac est interdit et, dès le début des années 1990, le délabrement s'installe, d'autant que des gangs de rue se sont installés dans la zone. En 2004, les promoteurs pressentis renoncent, après diagnostic, à réhabiliter le site. Il faut dire que le sous-sol contient des substances toxiques héritées des stockages d'huile d'Exxon Mobil, société utilisant l'endroit depuis les années 1920 jusqu'au milieu des années 1960³⁶. En 2012, lorsque Samir Ramdani réalise « Ujima Village », un grillage interdit l'accès du vaste complexe aux rues orthogonales et aux façades uniformément grises. Maisons abandonnées, espaces verts en friche, silence. Encore quelques buissons fleuris, des palmiers malades, quelques antennes de télévision, des trottoirs envahis d'herbes, quelques chants d'oiseaux, un bref bourdonnement. Et partout des panneaux dissuasifs : « Warning. No Trespassing ».

Aucun pathos, aucune esthétisation grandiloquente de l'image pour ce long travelling minimaliste d'une cité fantôme appelée à être rayée de la carte. Ici, à la discrimination sociale et au cynisme industriel s'ajoute la catastrophe écologique.

« Black Diamond »³⁷ est une fiction de quarante-deux minutes, achevée en 2014 à Los Angeles, mettant en scène une course-poursuite entre deux personnages. L'un d'eux, dont la voix off accompagne l'action, est un jeune homme solitaire, aux traits asiatiques, issu d'un quartier populaire, ce qui l'exclut a priori du monde de l'art contemporain qui, cependant, l'attire. Dans sa tête, il joue avec des cubes. Lorsque passe un jeune type à proximité de sa voiture arrêtée, radio à fond, il lui porte un regard de prédateur, le suit, l'observe tandis qu'il photographie un site désert et grillagé – la cité morte d'« Ujima Village ». Voix off. « Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu fous ici ? Je sais que t'es pas d'ici, pourquoi tu prends notre merde, mec ? ». Dans sa tête, encore, il explique au photographe : « Ça c'étaient des logements sociaux. Un complexe géant rempli de pauvres Blacks. Ils l'ont démolé ». Kevin, descendu de voiture, regarde avec insistance, immobile, menaçant, le photographe – d'origines mêlées, mexicaine et amérindienne mais que son activité désigne comme *socialement* blanc – avancer vers lui puis le dépasser dans la rue déserte. Cette fois, contrairement à l'intrigue de « Strangers in the Night », le danger semble bien réel. Commence une longue course poursuite dans un quartier pavillonnaire lui aussi désert. Sans illustrer l'action, pas plus que ne le fait la bande sonore, concrète et minimaliste, la voix off reprend : « C'est pas parce que t'es un diamant noir que tu peux traîner ici ».

Kevin, lui aussi, est un diamant noir. Vidéaste autodidacte, il filme des images avec son téléphone posé sur la rampe d'un escalier roulant ou fixé sur le capot de sa voiture. Il expérimente – intertexte vers « L'Autrichien » – des points de vue sur des architectures, des conduits, des parallélépipèdes blancs et noirs, et des formes lumineuses sur les murs de son appartement.

« Du cube à l'art il y'a qu'un pas ». Mais pas de place pour lui dans les lieux de l'art. « Là-bas c'est un nid de serpents. Et tu es l'un des leurs » – intertexte avec « Superbe spectacle de l'amour » – , « T'es pas un lascar, mec, t'es pas d'ici. T'es dans notre fief. T'es grillé, t'es pas comme nous ».

En fait, ce que veut Kevin, c'est l'appareil photo. Ou plutôt être artiste. Il ne court pas après toi, dit la voix off, « il court après d'où tu viens », ce monde qui l'attire depuis toujours où des gens, blancs, dans des murs blancs, montent des expositions. D'un côté les Blancs, de l'autre les lascars. Les Blancs dans le cube blanc, qui se comprennent entre eux. Et en dehors Kevin, comme tant d'autres, seul. Flash-back. La nuit. Des vernissages, des galeries, et Kevin seul, en dehors. La bande sonore, après la prière de l'orgue et la colère du rap, prend des accents de Leonard Cohen. Kevin est malade de douleur et de médocs. « Je viens du bas, mais là, je te vois de haut ». Assis sous les piles de béton d'un échangeur routier, il tient enfin dans ses mains l'appareil photo et cadre dans le viseur son propriétaire, assis deux mètres plus loin, le nez et le bras en sang. Et il ose quelques mots d'explication et de revanche : « Moi aussi, je suis artiste ».

À Los Angeles, ville du futur et du parcelllement par catégories sociales, aussi bien qu'en France, quelle est l'origine sociale des artistes et la couleur de leur peau ? Combien sont issus des minorités parmi les membres des réseaux artistiques ? Et dans les écoles d'art ? Et à l'université ? Contre la « réalité factuelle, statistique, sociale » de la discrimination qui sévit dans les mondes de l'art, Samir Ramdani cherche à sa manière à résister en défendant la parole des dominés, en faisant aussi intervenir dans ses films des participants de minorités globalement peu présentes dans le cinéma français et les arts en général. Dans toute sa pratique, il entend s'opposer à la confiscation de l'esthétique, des pouvoirs, des savoirs et des emplois.

Sa position rejoint celle qui est théorisée, dans des travaux récents de Kimberlé Crenshaw³⁸, par l'idée d'intersectionnalité, croisant l'analyse de diverses modalités de domination, de genre, de classe, et de « race ».

Viendra ensuite « Styx »³⁹, en 2016, un drame de science-fiction en trois temps, avec lumières colorées et sons intergalactiques, en une économie de moyens assumée. Premier temps. Tuya vient d'un monde de pure lumière, où chaque individu s'autodétermine. Mais ce monde est mort, détruit par l'opacité – un quadrangle noir et plat évolue dans la matière mouvante et lumineuse – et les flammes. Deuxième temps. Tuya s'est incarnée sur Terre où elle découvre ce que cela fait d'être un corps, celui d'une femme, noire, et éprouve ce lien invisible, immatériel et réel, cette force qu'est le désir. À l'écran, la rencontre des corps nus se dessine en une danse, un théâtre d'ombres et de lumières. Son amant, Shona, noir lui aussi, a pour mission de reconstituer l'histoire de la terre, jusqu'à l'origine du Temps, jusqu'au Styx. Il est parvenu à ouvrir les portes d'univers inconnus mais chaque intrusion déclenche l'apocalypse d'un monde tout

³⁷ Samir Ramdani, « Black Diamond », Vidéo, couleur, son / HD / 42'00" / 2014

³⁸ Pour une présentation du concept, voir : http://www.liberation.fr/debats/2015/07/02/intersectionnalite-nom-concept-visant-a-reveler-la-pluralite-des-discriminations-de-classe-de-sexe-e_1341702

³⁹ Samir Ramdani, « Styx », vidéo, 23', 2016.

en lui procurant une intense jouissance. Troisième temps. La colère de Tuya monte, « brûlante et noire », contre celui qui a détruit son monde. Les yeux arrachés, Shona erre dans les limbes du Styx.

Samir Ramdani mentionne, au sujet de ce film aux évidents accents anticolonialistes, ses affinités avec le travail de Kapwani Kiwanga⁴⁰, née en 1978 à Hamilton dans l'Ontario, d'origine tanzanienne, interrogeant, dans ses installations, vidéos, œuvres sonores et performances, l'idée d'Afro-futurisme⁴¹, la mémoire du colonialisme et de la décolonisation, avec un vocabulaire alliant cultures populaires et démarche scientifique d'un chercheur en anthropologie. Il s'agit, pour l'Afro-futurisme, et *Styx* en est une émanation, de revendiquer l'autodétermination et l'autoreprésentation des minorités « ethniques » : l'avenir de l'humanité sera Noir car les populations d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique du Sud sont l'avenir d'une « Europe déchue »⁴². Voilà la revanche annoncée contre l'esclavage, les spoliations, les violences, les humiliations, les discriminations déjà dénoncées dans « Black Diamond ».

Dans le champ des études postcoloniales, une question fait débat, au moins depuis les écrits de Gayatri Chakravorty Spivak qui s'interrogeait : « Can the Subaltern Speak »⁴³ ? Qui parle et pour qui ? Samir Ramdani revient avec insistance sur l'épineuse question de « l'appropriation culturelle » et sa résolution possible dans l'autodétermination. Artistes, universitaires, critiques d'art, philosophes, anthropologues, sociologues, ethnologues, écrivains, cinéastes, blancs et occidentaux, témoignent de leur indignation. En bourgeois rebelles et en lien avec des intellectuels issus de toutes les minorités opprimées, d'Afrique et d'ailleurs. Mais ont-ils cherché à donner aux damnés de la terre les moyens de se représenter eux-mêmes ? Et quelle place donne-t-on, aujourd'hui, à une réelle réciprocité des analyses et des points de vue⁴⁴ ?

Pour autant, l'idée d'Afro-futurisme n'est-elle pas inquiétante ? Est-elle portée par la volonté d'un métissage salvateur ou par un racisme, anti-blanc, aussi insupportable que l'autre, que tous les autres ? N'est-ce pas pourquoi certains défenseurs de la Négritude, comme Léopold Senghor, ont finalement opté pour la pacification, contre un renversement de haine ? Dans son livre « Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée », Achille Mbembe affirme la possibilité d'un avenir partagé : « Mais la critique postcoloniale est également une pensée du rêve : le rêve d'une nouvelle forme d'humanisme – un humanisme critique qui serait fondé avant tout

sur le partage de ce qui nous différencie, en deçà des absolus. C'est le rêve d'une polis universelle métisse ». Et Mbembe revendique un « dépaysement réciproque », condition même « de possibilité du partage et de l'en-commun, aussi infinitésimal soit-il »⁴⁵.

Samir Ramdani en convient évidemment, lui qui se sent « un peu arabe, un peu blanc, un peu femme » et il revendique une nouvelle forme d'humanisme privilégiant l'éthique, l'idée, pour chacun, de « reconquérir sa propre destinée ». Quitte à donner, pour que l'on puisse débattre de ces questions, un coup de pied dans le White cube de l'art contemporain en « poussant le curseur de la couleur ».

Évelyne Toussaint
Avril 2017

Évelyne Toussaint, « Samir Ramdani. Des aventures rhizomatiques et politiques des zombies et de la géométrie », commande de texte critique dans le cadre de la coproduction de l'exposition « Superbe spectacle de l'amour » de Samir Ramdani – BBB centre d'art/ festival le Printemps de septembre à Toulouse, 2016

40 Voir :

<http://galeriepoggi.com/fr/artistes/oeuvres/12156/kapwani-kiwanga#oeuv-16>

Performance Afrigalactica, lecture et vidéo projection, 40', 2011 : <https://vimeo.com/41449171>

41 Pour une introduction à la question de l'Afro-futurisme, voir :

<http://www.lesinrocks.com/2014/03/23/actualite/lafro-futurisme-tendance-retro-branchee-ou-art-engage-11488959/>

42 Samir Ramdani :

http://creative.arte.tv/fr/episode/samir_ramdani

43 « Can the Subaltern Speak? » in Cary Nelson and Larry Grossberg, eds. *Marxism and the interpretation of Culture* (1988). Traduction française : *Les subalternes peuvent-elles parler ?* (2006).

44 Alain Le Pichon a fondé avec Daiyun Yue les principes d'une anthropologie réciproque : Alain Le Pichon ; Yue Daiyun, *La licorne et le dragon : les malentendus dans la recherche de l'universel*, Paris, Charles Léopold Mayer, 2003.

45 Achille Mbembe, « Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée », *La Découverte*, 2013, p. 85 et p. 92.



Samir Ramdani

« Superbe spectacle de l'amour »

pendant le tournage du film,
portrait Arte Creative, juin 2016



Guillaume Durrieu

Gabriel Hibert

« Superbe spectacle de l'amour »

performance sonore réalisée dans le
cadre du Festival le Printemps
de septembre à Toulouse,
15 octobre 2016 au BBB centre d'art



BBB CENTRE D'ART

parvis extérieur, mai 2016

LES ARTISTES

Samir Ramdani

vit et travaille à Paris | né en 1979

<http://redshoes.fr/category/samir-ramdani>

Samir Ramdani est un artiste basé à Paris. Diplômé des Beaux-Arts de Toulouse, il a également étudié au Bauhaus-Universität Weimar (Allemagne). En 2010, il prend part au Pavillon (Laboratoire de création du Palais de Tokyo), entre autres résidences. En 2015 il reçoit le Prix de qualité du CNC pour son film *Black Diamond* (RedShoes Production). Son travail oscille entre installation vidéo, photographie et cinéma. Il aime déplacer les objets, comme placer des œuvres dans des films de fictions ou faire parler d'art contemporain un rappeur à la verve métaphysique. L'aspect politique de son travail, passe toujours par un jeu décalé et caustique où des mondes a priori éloignés se rencontrent, pour parler des minorités en tous genres, des jeux de dominations symboliques et sociales en jeu dans ces différents espaces sociaux.

source : artiste

Bande originale du film « Superbe Spectacle de l'amour » de Samir Ramdani par Philippe Dubernet, Guillaume Durrieu et Gabriel Hibert

Les trois artistes ont collaboré aux films de Samir Ramdani « *Black Diamond* » (Prix qualité du CNC, Prix de la meilleure musique originale du Festival de court-métrage de Clermont-Ferrand, Prix Renard au festival Côté Court de Pantin), « *Ultra-Violet* », « *Styx* » et « *Superbe Spectacle de l'amour* ». Tissant des rapports aigus entre art et cinéma de genre, les compositions sonores de Philippe Dubernet, Guillaume Durrieu et Gabriel Hibert, écrites spécialement pour ces films, réemploient les codes du film de genre dans les lignées de Dario Argento et John Carpenter. Elles entretiennent une ambiguïté décorative, notamment par des nappes atmosphériques, tout en se chargeant de valeurs dramatiques. Leur musique tient un rôle structurant dans son élaboration rythmique, amenant solutions formelles, cadence et tension. Elle joue pour et contre l'image, se rendant ainsi étrangement autonome.

Guillaume Durrieu

vit et travaille à Paris | né en 1980

www.guillaumedurrieu.com

Gabriel Hibert

vit et travaille à Toulouse | né en 1979

<http://gabrielhibert.fr>

Philippe Dubernet

vit et travaille à Toulouse | né en 1980

L'AUTEUR

Évelyne Toussaint

Évelyne Toussaint est professeur d'histoire de l'art contemporain à l'université de Toulouse Jean Jaurès. Elle travaille sur la fonction critique de l'art dans ses implications géopolitiques, et sur l'identification des références artistiques, philosophiques ou littéraires des artistes. Elle a notamment publié : *Duchamp à la Bibliothèque Sainte-Genève*, Paris, Éditions du Regard, 2014 (avec Yves Peyré) ; *Africa Remix*. Une exposition en questions, Bruxelles, La Lettre volée, 2013 ; *Ouvertures sur images*, Ibos-Le Parvis, 2008 ; Anne et Patrick Poirier. *Vade-mecum*, La Lettre volée, 2007, et dirigé la publication d'ouvrages collectifs : *Partages d'espaces. Regards croisés sur l'art et la géopolitique*, PUPPA, 2014 ; *Existe-t-il des arts mineurs ? Traditions, mutations et dé-définitions de la Renaissance à l'art actuel*, Pau, PUPPA, 2012 ; *La fonction critique de l'art. Dynamiques et ambiguïtés*, Bruxelles, La Lettre volée, 2009.

BBB CENTRE D'ART

Ouvert à tous depuis 1994, le BBB centre d'art développe un programme d'expositions, d'événements et d'actions d'éducation artistique et culturelle en art contemporain. Il est également une plateforme ressource pour les artistes et professionnels du secteur (conseil, accompagnement, formation).

Pour la promotion de la création contemporaine, le centre d'art a plusieurs niveaux d'interventions, du local à l'international : financement d'œuvres nouvelles ou d'éditions significatives, événements professionnelles ou publics, échanges artistiques et de partenariats institutionnels...

Pour une relation privilégiée au public, le BBB développe un important programme d'action culturelle avec les secteurs culturels, éducatifs, sociaux, de la santé, entrepreneuriaux et tout visiteur. Implanté au Nord de la ville de Toulouse, le centre d'art y conçoit des projets originaux animés d'un dynamique fondamentale : quel serait l'espace public de l'art ?